



BULLETIN N° 176

*XXXIIIème CONGRES NATIONAL en
HAUTE-SAVOIE*



*ANNECY - SEVRIER - PLATEAU des GLIERES
16 et 17 MAI 1980*



*l'Amicale rend hommage, devant le monument aux morts de SEVRIER, à tous ceux
qui ont fait le sacrifice de leur vie pour défendre la liberté et l'intégrité
de la France.*



B U L L E T I N N ° 1 7 6

en Savoie



du 15 au 17 mai 1980

" En Savoie "

Ce titre figurait en tête du N° 149-II-73 pour introduire le bulletin relatant la rencontre B.A.L. du 31 mai au 3 juin 1973 à Talloires, Annecy et Chamonix. On y lisait : "Le Congrès de Savoie restera gravé dans les annales de l'Amicale tel une réussite totale." En 1980, en réécrivant la phrase, on est en plein dans la cible. Bravo Président TESSIER !

En 1973, le but de la rencontre dépassait le simple besoin d'entretenir le culte du souvenir, parce que la plupart des participants n'avaient jamais été "là" où naquit "Mulhouse".

En 1980, beaucoup d'anciens revinrent dans cette région pour en constater le développement et la pérennité de la Résistance dans le coeur des gens, dont l'accueil fut remarquable.

Et déjà on a dit avec simplicité : "Annecy vous invite tous à y tenir le prochain congrès, lorsque ce sera à nouveau le tour de la Savoie de vous recevoir."

Il serait banal de répéter que ceux qui n'ont pas eu l'occasion de se rendre à Sevrier du 15 au 17 mai 1980 ont été privés d'une grande joie et d'un immense réconfort. A ceux qui ont "bâti" ces journées va la reconnaissance de ceux qui les ont "vécues" de tout leur coeur. Et nous écrivons :

en Savoie

du 15 au 17 mai 1980

ASSEMBLEE GENERALE

Nous sommes à Sevrier. Il est à peine dix heures. Le Président National de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine Gustave HOUVER, assisté du Vice-Président DEDOYARD, ouvre l'Assemblée Générale dans la salle de réunion de la Mairie de Sevrier qui suffit à peine pour contenir les cent soixante cinq camarades désireux de suivre attentivement l'ordre du jour en présence du premier magistrat de la ville.

Après avoir fait approuver à l'unanimité le procès-verbal de la dernière réunion ayant eu lieu à Mulhouse, le Président exprime son plaisir de retrouver tant de camarades accourus de la France entière, prouvant ainsi la vitalité de l'amicale, traduite dans les régions par l'activité des sections auxquelles la parole est donnée dans l'ordre Bas-Rhin, Haut-Rhin, Vosges, Sud-Ouest, Savoie et Moselle, représentées respectivement par CHILLES, MEYER, THONY, BAURES, TESSIER et PILLOT. Les deux faits importants sont sans aucun doute d'une part la renaissance de la section des Vosges grâce à BOCH et à THONY et d'autre part l'accroissement spectaculaire des effectifs du Sud-Ouest. La vie de l'amicale s'inscrit régulièrement dans les pages du bulletin, qui demeure le lien indispensable entre Anciens.

Le souvenir de nos camarades décédés depuis un an est honoré par une minute de silence. L'espoir de retrouver en bonne santé ceux que la maladie éprouve sera transmis aux intéressés et "l'adieu aux armes" est lancé avec toute la reconnaissance qui est due à son dévouement depuis l'existence de l'amicale à notre archivist Marcel SION, dont les "caisses pleines de documents" ont été remises au Président HOUVER, qu'il faudra donc dorénavant consulter lorsqu'on désirera se référer au passé.

La présentation des comptes du Trésorier Général SEGER et le rapport des réviseurs énoncé par LIBOLD sont approuvés, tandis que les anciens membres du Comité Central, André BORD, Antoine DIENER-ANCEL et Bernard METZ, voient leurs mandats renouvelés. Tous ces votes sont exprimés à l'unanimité.

Projetant l'avenir, le Président National annonce l'organisation de l'Assemblée Générale du CC à Epernay en 1981, du Congrès National à Brantôme en 1982, de l'Assemblée Générale 1983 en Moselle, du Congrès 1984 dans les Vosges et du 40ème anniversaire de l'arrivée de la B.A.L. à Strasbourg en 1985 par la Section B.R.

Rien n'étant évoqué sous le point "divers", le Président HOUVER clôt la séance à onze heures et invite ses camarades à "traverser la rue" pour participer à la cérémonie du souvenir au cimetière de Sevrier dans lequel se dresse le monument aux morts. Les honneurs seront rendus par un détachement de chasseurs alpins du 27ème B.C.A. comprenant un groupe de combat et deux clairons.

*

Compte-rendu de la Section S.O.

La Section "S.O." a déployé une grande activité au cours de l'année écoulée depuis l'Assemblée Générale de Mulhouse, devait dire notre camarade BAURES au nom du Président de Section malheureusement empêché d'être à Sevrier. Les effectifs ont dépassé de sept unités ceux de 1978 pour atteindre 83 membres ; l'accroissement n'est pas terminé, ce qui mériterait que le CC se penche sérieusement sur le dossier des récompenses que l'on pourrait attribuer aux camarades.

Il évoque l'inauguration très discrète le 12 mai 1980 à Bordeaux du "Centre Culturel André Malraux". Construit en un lieu très dégagé, près d'une vieille église, l'immeuble présente des lignes très dissymétriques et ultra modernes qui surprennent un peu. Ce centre, orienté essentiellement vers la culture artistique, est un "évènement considérable", une "institution" où sont rassemblés mille élèves instruits par quatre vingt deux professeurs. Il y avait, paraît-il, sept cent Personnes invitées à l'inauguration, mais... pas d'anciens de la Brigade."

Compte-rendu de la Section M

Le 24 mars 1979, un groupe composé de soixante dix personnes a visité un ouvrage de la ligne Maginot le Mackenberg à VECRIN. Après trois heures de "promenade" très intéressantes dans cet ouvrage, toute la Section se retrouva à KEDANGE où un repas très apprécié de tous l'attendait. La réussite de cette journée est due à l'initiative du Président National G. HOUVER et au camarade G. VALDAN.

Le 24 novembre 1979, une Assemblée Générale qui regroupait 65 personnes, se tenait à GRIGNY chez l'ami "BOUBOULE". Au cours de cette réunion, il a été beaucoup question de l'organisation du Congrès de 1980 à SEVRIER. Les grandes lignes de ce déplacement furent tracées et un certain nombre de camarades donnaient spontanément leur adhésion à ce déplacement.

Enfin le 15 mars 1980, au cours d'une réunion très amicale, à laquelle soixante personnes participaient, les dernières mises au point relatives au Congrès furent arrêtées, avec les inscriptions définitives.

Il reste bien entendu qu'à chaque occasion où la section "M" a le plaisir de se rencontrer, il est question des différents avantages accordés aux Combattants et en particulier à ceux de la "B.A.L.", le Président se chargeant lui même de toutes les démarches et interventions nécessaires auprès des organismes compétents.

Le Président PILLOT félicite les organisateurs du Congrès à SEVRIER pour la parfaite réussite de ce regroupement. La Moselle, forte d'une délégation de quarante cinq personnes rapporte un excellent souvenir de cette journée du souvenir et du regroupement et adresse les félicitations en particulier à G. TESSIER - R. PICARD et HENTGES.

*

Compte-rendu de la Section B.R.

Le Président CHILLES évoque l'Assemblée Générale de la Section BR du 23 mars 1980, dont on lira le compte-rendu dans les pages réservées à l'activité des sections.

Compte-rendu de la Section P

Le Président DEDOYARD excuse l'absence d'un représentant de la Section P empêché pour raisons majeures. Il est souhaité que ces camarades retrouvent rapidement leur vitalité.

*

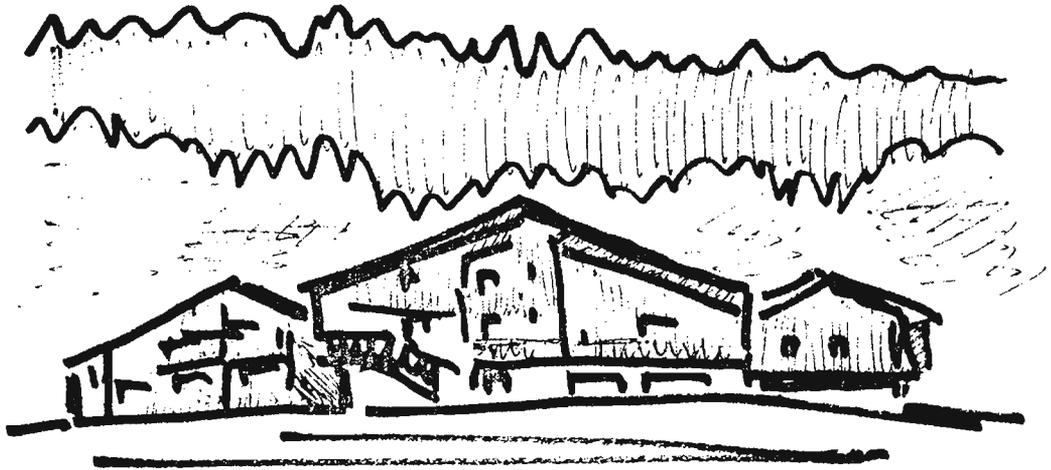
Compte-rendu de la Section H.R.

Le Haut-Rhin est venu en Savoie en force avec dix représentants : René DENZER, René DOPFF, Edouard GRIMM, Julien LIBOLD, René MARTIN, Paul MEYER, François MUNSCH, René PICARD, Alphonse SCHUH, Fernand WESPY. Avec les dames, dix huit personnes témoignent de leur amitié à leurs sympathiques camarades savoyards, dont ils admirent le dévouement. La Section "H.R." comptait en 1978 48 membres. Malheureusement, deux camarades, Oscar HENTZY et Rodolphe ENTZ, auxquels on pense, sont décédés en 1979. Se sont excusés Mmes COLLAINÉ, PFOHL et SCHREIBER, MM BITSCHENE, GROTZINGER, KIENY, auxquels il faut ajouter avec une certaine émotion Paul KESSLER et Jean-Jacques DOLLFUS et d'autres se trouvant à l'état de grands malades, auxquels vont nos vœux.

Le 24 juin 1979 les sections du Bas-Rhin et du Haut-Rhin se sont retrouvées à Gueberschwihr pour une visite du vignoble alsacien puis des Trois Châteaux d'Eguisheim. Grâce à la parfaite organisation de la journée par M. et Mme Joseph GROTZINGER, le Secrétaire de la Section HR et son épouse, les liens entre alsaciens se sont resserrés. Cette collaboration amicale s'est traduite par l'effort de placement de la "plaquette de la BAL" dont l'artisan principal avait été Paul KESSLER.

Au Trésorier Julien LIBOLD revient le mérite de l'organisation de l'Assemblée Générale du CC à Mulhouse le 1er avril 1979. Il faut souligner la fidélité, dont font preuve les membres lorsqu'une manifestation les rassemble quelques trente six ans après l'épopée de 1944/45.

*



AUX GLIERES

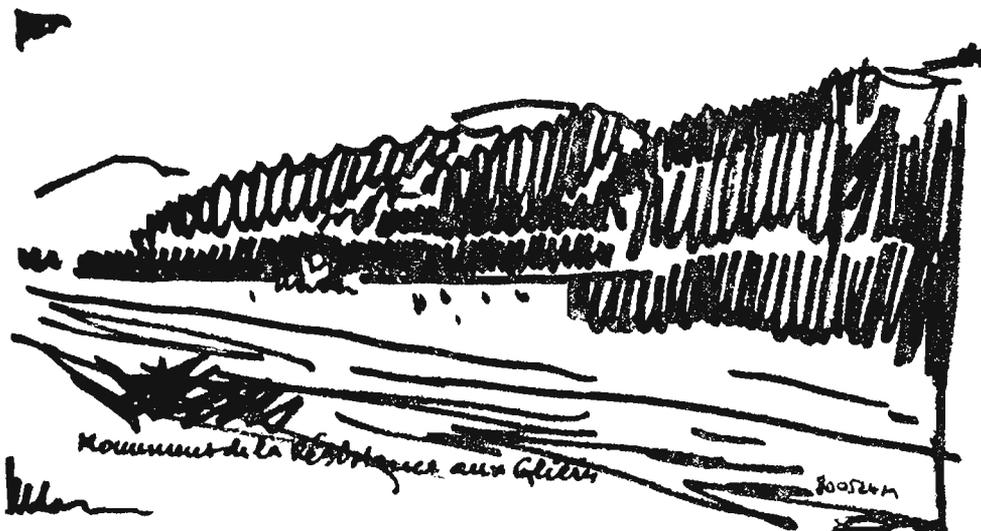
Après une courte décennie chacun constate l'évolution du plateau des Glières que l'on découvre soudainement après avoir franchi le col du même nom. Ce qui frappe d'abord dans ce paysage, où percent les premières fleurs entre les grandes étendues encore recouvertes d'une neige profonde, c'est le monument de la Résistance inauguré le 2 septembre 1973 par André MALRAUX accompagné d'André BORD.

"L'histoire des Glières est une grande et simple histoire... Il faut que ceux qui n'étaient pas nés alors - et depuis, combien de millions d'enfants ! - sachent qu'elle n'est pas d'abord une histoire de combats. Le premier écho des Glières ne fut pas celui des explosions. Si tant des nôtres l'entendirent sur les ondes brouillées, c'est qu'ils y retrouvèrent l'un des plus vieux langages des hommes, celui de la volonté, du sacrifice et du sang..." (A.M.)

*

Ensuite, c'est l'accueil dans l'auberge aux trois étoiles sise à 1.600 m d'altitude. Plus qu'une intégration au site, l'Auberge des Glières est d'une architecture de montagne remarquablement bien réussie par les architectes BRIERE et GOUAUX d'Annecy. C'est là que le restaurant attend les congressistes ayant consacré leur "deuxième journée" (ou la troisième pour certains qui eurent la chance de se réunir déjà au soir du jeudi de l'Ascension). Atmosphère cordiale et détendue : il y a des chansons et le banjo (merci cher camarade dévoué de ta fidélité à une tradition sans laquelle ces réunions perdraient leur cachet "brigade"), il y a le repas fraternel, simple et bon (comme le fut celui que nous primes ensemble la veille, à midi et le soir) et déjà sonne "ce n'est qu'un au-revoir" alors que descendent lentement de la montagne les Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine.

"Ce n'est qu'un au-revoir, mes frères !"



LA PRESSE

La venue dans la région d'Annecy de la B.A.L. fut annoncée par la presse régionale, qui eut ensuite la gentillesse de consacrer de nombreuses lignes à cette rencontre.

*

Le 4 mai 1980, le Dauphiné Libéré donnant le programme du Congrès, le chapeau de la page suivante, qui sera repris le 16 mai par le Messenger de Haute-Savoie sous le titre "Les Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine en Congrès National" :

"Unité formée à la libération par l'engagement volontaire de nombreux Alsaciens-Lorrains, (réfugiés ou expulsés aux quatre coins de la France après le désastre de juin 1940), la brigade a courageusement participé à la libération de la France poursuivant ensuite l'étranger sur son propre territoire jusqu'à la fin des hostilités.

"2.000 hommes de toutes origines, provenant de la résistance ou des maquis, (liés par un idéal commun), se sont ainsi regroupés, ayant à leur tête le Colonel Berger (André Malraux) et à leurs côtés un Lorrain comme le futur Général d'Armée Jacquot, un académicien comme André Chamson, un prêtre tel le Révérend Père Bockel, sans compter André Bord, futur ministre aussi bien à l'Intérieur qu'aux Anciens Combattants et quelques autres de ses membres qui se sont distingués, le Professeur Metz successeur de M. Debré à l'Académie de Médecine, le Général Lehn, le Colonel Dopf, le Colonel Meyer, etc..."

Le souvenir de cette unité (témoignage vivant de l'attachement des Alsaciens et des Lorrains à la France), est entretenu par une amicale qui a la mission d'organiser le 33ème Congrès National à Sevrier, présidée actuellement par M. Gustave Houver et organisée en plusieurs sections territoriales, dont celle de Savoie.

"Ce congrès rassemblera environ 200 anciens de la Brigade et succédera à de nombreux congrès dont celui de 1973 qui avait été organisé à Talloires et qui avait été honoré par la présence de M. André Bord, alors Secrétaire d'Etat des Anciens Combattants, de M. le Préfet Paul Cousseran et par celle de tous les parlementaires Haut-savoyards.

"Un jour de septembre 1944, partit depuis le lycée Blanchard, une compagnie entière d'environ 180 hommes qui rejoignit la Brigade Alsace-Lorraine pour s'illustrer quelques jours après (au prix de nombreux morts) au "Haut de la Parère" du côté de Remiremont dans les combats que le communiqué du C.Q.G. comparait à ceux de Cassino, avant de devenir le commando "Vieil Armand" participant actif à la libération de Mulhouse, Altkirch, Colmar, à la défense de Strasbourg et à la campagne victorieuse d'Allemagne Rhénane.

"Terre d'accueil en 1940 de plus de 6.000 réfugiés et expulsés d'Alsace et de Lorraine, la Haute-Savoie s'efforcera de faire de ce congrès, un congrès d'unité nationale et de confiance dans l'avenir."

*

Le 23 mai, le Messenger de Haute-Savoie, sous une photographie de la cérémonie du Souvenir au cimetière de Sevrier, énumère les personnalités éminentes qui ont participé à la manifestation :

"C'est à Sevrier que les Anciens d'Alsace-Lorraine ont tenu leur congrès annuel organisé par M. Tessier, responsable haut-savoyard. Après l'assemblée générale, tous se rendirent au monument aux morts où un piquet d'honneur du 27ème B.C.A. marquait la minute de silence. Autour du président Gustave Houver, on notait la présence de M. Pascal, secrétaire général de la préfecture, du colonel Bernard Maugiron, délégué militaire, de MM Bouvier, sénateur, Brocard, député, du colonel Ravier, de la gendarmerie, du colonel Legrain, du 27ème B.C.A., du général Bernard, de MM Huot, représentant U.D.A.C. et Gour, maire de Sevrier."

*

Dans le Dauphiné Libéré du 17 mai, on lit entre deux grandes photos :

"L'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine n'était pas revenue dans notre région depuis 1973. Elle avait alors tenu son congrès à Talloire. C'est l'autre rive du lac que les Anciens de cette glorieuse unité ont choisi cette année pour leur congrès et l'hospitalité que leur a réservée Sevrier restera, comme devait le dire le Président M. Gustave Houver, longtemps dans le souvenir des anciens de la Brigade Alsace-Lorraine.

"Ils furent près d'une centaine à participer à ce congrès organisé à la perfection par le responsable haut-savoyard M. Tessier.

"Ce fut hier matin, tout d'abord, l'Assemblée Générale de l'amicale au cours de laquelle on évoqua les problèmes du monde combattant et l'on fixa le rendez-vous de 1981 à Reims et Epernay. Les congressistes se rendirent ensuite en défilé au monument aux morts où une cérémonie devait avoir lieu...

"Après du monument les porte-drapeaux des sections de la Moselle et du Bas-Rhin et le fanion de l'Amicale avaient pris place, ainsi qu'un détachement du 27ème B.C.A. qui rendait les honneurs. Trois gerbes furent déposées par M. Pascal pour la préfecture, par MM Bouvier et Brocard et par le président de l'amicale.

"La minute de silence marqua la fin de cette cérémonie et les congressistes se rendirent alors à l'hôtel du Cordon Bleu où les attendait un vin d'honneur.

"Le président devait prendre la parole pour remercier la Haute-Savoie et Sevrier de leur accueil et M. Gour et M. Pascal, secrétaire général apportèrent aux congressistes la bienvenue de Sevrier et du département." (Y.R.)

*

La relation complète du déroulement du Congrès a été donnée par l'Essor Savoyard du 21 mai, qui avait repris celui publié le 21 par le Progrès et qui ajoutait en fin :

"Comme en 1973, le banjo Steinmetz accompagna le congrès en musique avec le renfort de Jean-Jacques Sondaz qui montra, une fois de plus, son talent à l'accordéon."

"Le Congrès national des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine s'est déroulé à Sevrier puis au plateau des Glières, durant les fêtes de l'Ascension.

"Après le dépôt des gerbes devant le monument aux morts de Sevrier, un vin d'honneur fut offert par la Commune de Sevrier au Cordon Bleu, l'affluence des congressistes - près de 200 - n'ayant pas permis l'utilisation de la salle de réception, trop exigüe de la mairie (ce qui justifie bien le projet de construction d'une salle polyvalente actuellement à l'étude).

"Au banquet d'honneur qui suivit à l'hôtel Beauséjour, un menu agréablement préparé par le chef Richard - dans les plus belles traditions savoyardes - reçut les compliments unanimes des participants.

"Là, le "commandant" Dopff (en réalité général de brigade) reçut délégation du président de l'Amicale, M. Gustave Houver, pour remettre à M. Roland Pascal, secrétaire général de la Haute-Savoie, mais aussi officier de char, et à M. Henri Gour, maire de Sevrier, l'emblème de ralliement des hommes du commando "vieil Armand" en les déclarant, par la même occasion, membres d'honneur de la Brigade Alsace-Lorraine. Cette manifestation d'estime a été, bien entendu, accompagnée des laïus d'usage qui eurent le mérite d'être courts mais bien frappés.

"L'allocution de M. Pascal fut particulièrement bien accueillie par l'évocation de ses propres souvenirs aussi bien lors de ses missions en Alsace qu'en Lorraine.

"Dans la soirée, le Beauséjour accueillit encore des congressistes pour une soirée campagnarde dansante fort animée qui se prolongea fort tard dans la nuit avec les chants et danses du floklore savoyard, lorrain, alsacien, périgourdin, etc...

"Jean Donzier eut la délicate attention de fleurir d'une rose les dames qui eurent l'heureuse idée de participer à l'action engagée en faveur du petit Jonathan. Une somme de 1.200,- F. a été ainsi recueillie.

"Samedi matin, un grand rassemblement amenait à 11 h les gens de la brigade au plateau des Glières où ils furent reçus à l'auberge départementale par André Fumex qui les accueillait au nom du département de la Haute-Savoie et des rescapés des Glières.

"Evoquant ses liens avec la brigade - liens familiaux, liens affectifs, souvenir du Congrès national de 1973 à Annecy, inauguration du monument des Glières par André Malraux, prestigieux chef de la brigade sous le nom du colonel Berger - André Fumex eut quelques mots fort bien reçus par une centaine de congressistes qui - avec lui et avec ses camarades des Glières - eurent l'honneur de contribuer à la libération du territoire national en luttant aussi contre l'oppression nazie.

"Aux côtés du président Houver, nous avons eu l'occasion de reconnaître le dynamique président de la section du Haut-Rhin, Paul Meyer, qui fut l'animateur du Congrès national de 1973 en Haute-Savoie, Baurès, représentant le Sud-Ouest, Chillès, Président de la Section Bas-Rhin, Gustave Thony, Président de la Section des Vosges, Georges Schmitt, Secrétaire Général de l'Amicale et bien entendu le "commandant" Dopff, heureux de retrouver en terre savoyarde un certain nombre de ses anciens qui partirent pour le front des Vosges en septembre 1944, constituant une compagnie entière au départ du lycée de jeunes filles d'Annecy : Lieutenant Marcel Picard, Lieutenant Gerbert et son frère, Raymond Holbein, René Picard, François Munsch, Paul Hentges, René Denzer, Léon Wolf, Fernand Wespy, Paul Bottener, Maurice Deperraz, Charles Wolff, et bien entendu Georges Tessier, qui eut, avec son épouse savoyarde, la charge d'organiser ce 33ème congrès, réussi par le nombre des participants, par l'excellent esprit qui y régna et aussi grâce à la Haute-Savoie, ainsi qu'au soleil qui daigna s'y associer." (C) Pierre P. U. J. R. S. M.

*

CONCLUSION

Peut-être, sans nous en apercevoir, avons-nous scruté pendant ces quelques jours notre passé fait d'éducation, d'expériences et de souvenirs. Notre pensée en a été nourrie intensément parce que nous avons évoqué des combats menés avec passion pour ramener dans nos villages la paix et un certain nombre de libertés, dont les avaient privés l'ennemi impitoyable. Ce retour ne fut pas sans danger, nos tombes attestant de sa gravité et de sa réalité. Les souffrances des survivants en témoigneraient en cas de besoin.

C'est bien cette solidarité qui lie chacun de nous à son camarade. Elle fut en quelque sorte matérialisée autour du monument de Sevrier, lorsque s'étendit le silence dans lequel soudain s'égrenaient les notes de la sonnerie aux morts. Recueillement et reconnaissance furent notre partage avec ceux que les occupations ou la maladie retenaient loin de ce cimetière rappelant tous ces cimetières peuplés des nôtres.

Notre tâche doit se poursuivre tant que nous serons conscients de notre état d'homme et que nos forces nous permettront d'en témoigner, car on ne cesse pas d'être soldat parce que la guerre est gagnée et la patrie sauvée. Nous avons reconstruit les routes, les maisons et les usines, qu'ils fallut peupler de jeunes garçons et de femmes capables à leur tour de mener la France vers l'idéal, qui nous avait guidé lorsque, venant du sud, nous entrions en Alsace et en Lorraine avec la Brigade. Rien n'est donc terminé.

* * *

*

CARNET_NOIR

Octave LANDWERLIN (1917-1980)

Octave Landwerlin est mort subitement, seul, le 17 février 1980, dans l'escalier d'un château, berceau du musée des vins d'Alsace, concluant ainsi une vie pleine d'activité, de recherche, de création, d'ascension et, dit-on partout en le pleurant, d'amitié, que son regard joyeux diffusait à travers ses grosses lunettes qui lui faisaient voir ce monde différemment de ce qu'en aperçoit le commun du peuple de Strasbourg.

Octave Landwerlin. Le Commandant Dopff et tous ceux du Bataillon Mulhouse avaient associé ce prénom et ce nom, qui sonnaient parfois seuls pour étonner ou pour rappeler des souvenirs tenaces paraissant remonter dans la nuit des temps, perdus dans les brumes de Savoie, d'où était partie cette troisième unité de la Brigade Indépendante d'Alsace-Lorraine, un lendemain de libération au sortir d'une clandestinité résistant à tous ces gens méchants et cruels qui n'auraient jamais dû nous envahir.

Octave Landwerlin a été à l'origine du Bataillon Mulhouse, C'est aussi l'historique de cette unité combattante et toutes les pages glorieuses de ce livre sur la B.A.L., qui ne fut jamais écrit que par bribes, tel ce numéro spécial de l'Alsace Française y consacré. Tous ces morceaux choisis de notre Histoire ont cependant une qualité commune intrinsèque : ils expriment la vérité, celle qui est ficelée aux faits du moment où ils furent vécus, comme l'est une charge de plastic au tronc de l'arbre géant qui va barrer la route, en tombant lourdement, au mensonge, à l'arrogance et à l'oubli.

Octave Landwerlin a eu des obsèques à Haguenau digne de sa réputation de libraire, dont la renommée avait jailli bien au-delà du "coin de la rue des Frères et de la rue des Soeurs", au-delà des Amis du Vieux Strasbourg, du Lycée Bartholdi de Colmar, de la Confrérie Saint Etienne, car il fut aussi épris d'art, d'architecture médiévale, de sauvegarde de la maison alsacienne, et assoiffé de restauration, bien avant que l'on ne songea à l'année du patrimoine. Entre deux sorties créatives, il boit avec les copains "un landwerlin" ce "vin blanc marié au sirop de myrtilles" et parle politique. La presse a rapporté toute sa vie en une large fresque autour du 27 février 1980 alors qu'il n'avait vécu que soixante trois ans.

"Pour accueillir la dépouille d'Octave Landwerlin à Haguenau, la campagne alsacienne, qu'il aima d'un amour si intensément passionné, avait emprunté à l'avant printemps ses promesses les plus étonnantes. Beauté fragile que nous pouvions ressentir comme une dérision, mais qui ne s'accordait pas moins à l'image du sourire dont il possédait l'imperturbable secret... Pour cet ultime hommage, derrière le cercueil drapé de tricolore et portant les décorations de celui qui fut le lieutenant Landwerlin de la Brigade Alsace-Lorraine et que veillait le porte-drapeau de l'Amicale" - avec une très forte délégation de ses anciens pairs conduite par nos camarades Bord, Dopff, Chillès - "ce fut bien le rendez-vous de la fidélité et de l'affection."

"La fascination de cette âme d'enfant aux beaux privilèges de grâce fraternelle, de disponibilité aux confidences, de passion pour sa province et pour son pays, c'est son ami et compagnon de la brigade d'André Malraux, Mgr Pierre Bockel, archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg, qui nous en a rappelé les factes. A Octave Landwerlin, "visage populaire et déjà légendaire de Strasbourg", revient le privilège désormais d'avoir été un de ces grains de blé de l'écriture prodiges en gerbes d'amour. Un homme dont la foi chrétienne, d'une ouverture sans exclusive était déjà imprégnée de la plénitude qu'il vient d'atteindre, et dont son existence parmi nous avait été "le prélude et le rêve éveillé".

(R. Kiehl - DNA - 22.02.1980)

Interviewé par F. De Biran (DNA du 19.02.1980), notre aumônier Pierre Bockel a dit : "J'ai connu Octave pendant la guerre. Il a été membre de la Brigade Alsace-Lorraine. Il y était venu avec le commando de Savoie, qui avait opéré dans les environs d'Annecy. C'est lui qui avait dirigé les tractations pour la reddition des forces allemandes qui occupaient Albertville. Il a fait toute la campagne avec nous. Nous ne nous sommes pas quitté depuis. C'était un homme très droit, très pur, avec un esprit d'enfance, un sens très aigu de l'amitié. Il ne s'était pas remis de la mort de sa mère, à laquelle il portait un très grand attachement. Il vivait plongé depuis dans une sorte de solitude, entouré, grâce à sa sympathie naturelle, de toute une couronne d'amis anciens, ou bien de ceux qu'il s'attirait à travers ses préoccupations artistiques ou littéraires."

Le 23 février, Mgr Bockel a prononcé l'Oraison funèbre à la crypte de la cathédrale de Strasbourg : "Perdre un ami et un ami de cette qualité, et de façon aussi brutale, c'est perdre une part de soi-même. C'est du moins ce que j'éprouve au plus profond de moi. Ce même sentiment de déchirement s'était emparé de la foule consternée qui, jeudi, l'a porté en terre. Camarades de la Brigade Alsace-Lorraine, amis et cousins, aînés et jeunes s'étaient répandus dans ce cimetière de Haguenau comme des ombres silencieuses que la mort venait d'atteindre en s'emparant de l'ami commun, peut-être le plus vivant parmi nous."

"Octave avait ses limites comme chacun et il partageait la commune faiblesse humaine. Mais nous l'aimions parce qu'il était émouvant de gentillesse et d'initiatives généreuses. Quand il nous parlait de sa mère qu'il ne se consolait pas d'avoir perdue, on se sentait fils avec lui ; quand il nous parlait, sans modestie, de ses aventures de résistant et de combattant de la Libération, on avait le sentiment d'être contemporain des héros et des saints qui ont forgé l'âme de la France ; quand il évoquait le patrimoine artistique et culturel de l'Alsace, auquel il avait consacré une part de son existence, on éprouvait un frisson de fierté et de la terre à ses chaussures..."

Avant de conclure, glanons dans une page de l'Alsace du 23 février signée Patrice Hovald : "Octave, je voudrais vous en parler parce que c'était un être comme il en est peu. Il avait dans son regard je ne sais quoi d'innocence et d'émerveillement qui m'émouvait comme lorsque l'on découvre ces choses-là dans les yeux d'un enfant. Un jour, une jeune femme vint dans sa librairie de la rue des Frères à Strasbourg. Je les vois encore. La jeune femme portait des bottes, un long manteau noir. Elle était blonde comme on ne l'est pas. Octave Landwerlin ouvrit la porte, s'inclina devant la jeune femme avec un sourire radieux et dit : "Mon Dieu, que n'ai-je encore vingt-cinq ans." La jeune femme accueillit l'hommage avec simplicité, se dit sensible à l'hommage, contempla la superbe librairie et se mit à consulter les livres. Octave avait un côté "vieille France". Il était honnête et courtois. Gentil. Au sens médiéval du terme. Il cultivait la langue française comme une fleur précieuse."

René Dopff : "Je perds en lui une fraternité et beaucoup de ma jeunesse. Je commandais le bataillon "Mulhouse" de la Brigade Alsace-Lorraine (celui nommé "Strasbourg" l'était par Antoine Ancel-Diener, le troisième "Metz" l'était par Charles Pleis) et Octave était mon bras droit, mon premier lieutenant. Nous avons vécu, Octave et moi, une période exaltante : "bouter les boches dehors". C'était formidable." J'ai passé des heures avec René Dopff et Octave Landwerlin à enregistrer au magnétophone la geste de la Brigade Alsace-Lorraine. Il reste d'Octave un beau souvenir. Et une bande magnétique."

*

La Section du Bas-Rhin a été endeuillée par le décès, survenu le 16 avril 1980, de notre camarade François VEZELIC (7 rue Schutzenfeld - Strasbourg Neuuhof) âgé de 67 ans.

François VEZELIC était originaire du Sud-Ouest. Il y a quelques mois, il avait perdu sa femme, et depuis plusieurs années, sa santé fragile l'avait écarté des activités et réunions de la Section.

Le 22 avril 1980, une délégation de camarades, dont CHILLES, Président de la Section du Bas-Rhin, BURGER J.P. et BURGER Raoul avec le drapeau de la Section, a été présente à ses obsèques. Une gerbe fut déposée au nom des anciens de la BAL.

Ils ont ainsi rendu un dernier hommage à celui qui fut aussi pendant plusieurs années le porte-drapeau de la Section du Bas-Rhin.

*

Dans l'Alsace du 18 juin 1980, nous avons pris connaissance du décès à Strasbourg de Madame Jacques KULLMANN, fille de feu notre camarade SCHEYDECKER, ancien Conseiller Général du Bas-Rhin.

*

Auguste DORMEYER s'est éteint brusquement à Brantôme, après une courte hospitalisation. Sa mort prématurée laisse un vide parmi ses compagnons d'armes où sa voix était écoutée comme celle d'un homme à l'honnêteté exemplaire.

Né le 26 septembre 1919 à Dimeringen (Bas-Rhin), Auguste DORMEYER avait été replié sur la Dordogne en septembre 1939, au sein des services de P.T.T. de la ville de Strasbourg et affecté au bureau des postes à Brantôme. Lors du rattachement de sa province natale au reich nazi, il dit non aux propositions avantageuses qui lui étaient faites alors pour réintégrer Strasbourg.

Déjà, il avait fait le choix d'y retourner un jour, les armes à la main, en libérateur.

Il fut un des premiers à s'inscrire dans la clandestinité au Commando Valmy, première unité de la Résistance, constituée à Brantôme. Il participa aux durs combats livrés par Valmy dans les maquis de la Dordogne d'abord, puis sur le long chemin qui menait à la libération de sa chère Alsace.

Là, il aurait pu à nouveau continuer une carrière fructueuse dans les P.T.T., redevenus français. Il aurait été couvert d'honneur et de promotions.

Mais il avait été saisi par le charme de Brantôme où il revint pour parcourir la campagne alentour comme préposé des P.T.T., en toute simplicité.

Pendant de longues années, sans jamais se départir de cette gaieté et de cet humour que ses intimes connaissaient bien, il apportait à domicile les messages tant attendus.

Le 12 avril 1980, la Section SD et la foule nombreuse étaient venues témoigner de la haute considération qu'elles vouaient au défunt.

*

Aux familles en deuil, nous présentons nos sincères condoléances.

CARNET ROSE

Le Président et Madame CHILLES (Lycée d'Etat Mixte - 67120 MOLSHEIM) de la Section "BR" sont les heureux grands-Parents de Laurence KESSLER, née le 21 mars 1980 à Pfastatt.

Vives félicitations de toute l'Amicale et longue vie à Laurence !

CARNET BLANC

Le 21 juin 1980 se sont unis par le mariage Marie OFFENSTEIN, fille de Marc OFFENSTEIN (9 rue de l'Hôpital - 68210 DANNEMARIE), et Pierre GILET.

Nous formons les meilleurs vœux de bonheur à l'intention du jeune couple.

" Commando VALMY "

La Brigade Indépendante Alsace-Lorraine qui s'est distinguée dans les combats de libération du territoire français, spécialement dans les Vosges et en Alsace, sous le commandement du Colonel BERGER (André MALRAUX), assisté du Lt Colonel JACQUOT, breveté d'Etat-Major, comprenait les trois bataillons STRASBOURG, METZ, MULHOUSE. Le Bataillon STRASBOURG sous les ordres du Commandant ANCEL (Antoine DIENER) groupait les trois Commandos B.A.R.K., VALMY et VERDUN.

Un jeune instituteur lorrain, Gustave HOVER, avait été chargé, durant l'occupation, de créer en Dordogne des groupes ou centuries (au total trois, correspondant aux zones Nord, Centre et Sud) qui auraient pour mission, la libération du département effectuée, de rejoindre les Vosges et l'Alsace et se tenir prêts à intervenir efficacement sur les arrières allemands, étant entendu qu'une bonne fraction de l'effectif devrait être recrutée parmi les réfugiés d'Alsace et de Lorraine. HOVER, arrêté en 1944 et déporté, son beau-frère, ANCEL, prit le relais.

Une centurie fut constituée dès le printemps 1943 dans le secteur Nord-Dordogne, à Brantôme, par Elie MAZEAU et Ernest HUTTARD ; elle prit le nom de "VALMY" en souvenir du village marnais où s'illustrèrent KELLERMANN et DUMOURIEZ. Cent quatre vingt volontaires, en majorité originaires de Brantôme et des environs, répondirent à l'appel.

De Centurie, VALMY devint Commando, dirigé par Louis GANDOUIN, officier d'active, secondé par Annibal MOTTI, et où Léon DUBOURG, également militaire de carrière, mit tout son coeur et sa fougue à instruire des jeunes pour les emmener ultérieurement au combat.

Au jour "J", le Commando, après un crochet par Durestal où sont groupés nombre des hommes d'ANCEL, s'installe dans les bois de La Taillandière, à Veyrines-de-Vergt, le P.C. et le Service de Santé, dans une vieille étable, les hommes sous des tentes. Organisé en quatre sections, après une instruction préalable assez poussée, le Commando est appelé à exécuter des missions de harcèlement des colonnes allemandes sur les axes routiers de la région. Il s'illustre plus particulièrement à Journiac, contre une colonne blindée ennemie, à Neuvic par l'attaque d'un train et la mainmise sur quelques milliards de francs de l'époque, destinés aux troupes d'occupation, à Vergt également, et prend part aux combats de libération de Périgueux en août 1944. Au cours du dernier engagement, le Commando peut récupérer deux des siens, incarcérés à Saint-Georges : malheureusement, un troisième, Georges MAZEAU, a été fusillé.

Cantonné à la Caserne BUGEAUD à Périgueux, VALMY est bientôt désigné par ANCEL pour soutenir le 2ème Bataillon de la Brigade R.A.C., en difficulté au Nord de Dignac (Charente). Le 26 août 1944, il relève des unités éprouvées à Dignac, Torsac et Fouquebrune. Le 27, à Torsac, la 1ère Section repousse une première attaque allemande en infligeant de sérieuses pertes aux assaillants. Renforcée, et avec un système défensif bien au point, elle contient tous les assauts ultérieurs. L'ennemi doit se replier sur Angoulême, emmenant morts et blessés et laissant sur le terrain un important matériel, dont un canon de 20 mm. VALMY, qui n'a ni tué ni blessé, participe quarante huit heures plus tard à la libération d'Angoulême, puis réintègre Périgueux et le Bataillon STRASBOURG, prêt à partir pour les provinces de l'Est, toujours occupées par les allemands.

Tous les commandos du Bataillon STRASBOURG - dès lors unité de la B.A.L. - sont engagés fin septembre - début octobre au Bois le Prince, secteur du Thillot, dans d'âpres combats défensifs puis offensifs. Le 7 octobre, VALMY, soutenu par les Tabors et les chars attaque Ramonchamp avec succès. C'est la relève.

A Remiremont, VALMY, comme les autres commandos, perd son visage de la clandestinité, ses hommes étant obligés de signer un engagement dans l'armée régulière, et gagne, avec l'uniforme, de paraître moins disparate dans son accoutrement. La Brigade, pour panser ses blessures, est envoyée durant un mois en Haute-Saône où des volontaires, recrutés dans les environs de Nancy, permettent la reconstitution des effectifs. VALMY, pour sa part, stationne à Mothe où les jeunes recrues connaissent une instruction accélérée.

Le 25 novembre 1944, VALMY transporté en half-track dans la région d'Altkirch, foule enfin le sol alsacien. Le Bataillon STRASBOURG a pour mission d'accompagner au feu les chars de la 5ème D.B. Le Commando tombe à Carspach sur un ennemi disposant d'une sérieuse puissance de feu par ses concentrations accrues de canons, de mortiers et d'armes automatiques : les chars allemands, retranchés à Dannemarie, tiennent les chars français en échec. Finalement, Dannemarie et Ballersdorf sont pris le 27. La marche en avant se poursuit jusqu'à Mulhouse, en voie de libération. Au cours des combats, GANDOUIN et DUBOURG sont blessés : MOTTI prend provisoirement le commandement.

Sur ces entrefaites, le Général LECLERC, après une équipée d'une folle audace, est entré dans Strasbourg. Le Bataillon STRASBOURG rejoint d'urgence la ville de laquelle il tient son nom. Il s'agit maintenant de surveillance sur le Rhin, traversé maintes fois par des patrouilles ennemies de harcèlement. Cantoné à Neudorf, VALMY est prévenu le 29 décembre de se tenir prêt ; il débarque le lendemain à Gerstheim, petite localité à 25 kilomètres au sud de Strasbourg pour relever une unité F.F.L. dotée d'une section de chars et d'un important matériel lourd. Une autre unité F.F.L., retirée quarante huit heures après, VALMY se voit obligé d'étaler son maigre effectif, ses onze F.M. et son bazooka, par une température de moins 10° sur une ligne précédemment occupée par des forces plus importantes. Cinquante hommes de VERDUN, sous les ordres du Lieutenant ROUSSELOT, nommé Chef du Secteur de Gerstheim, arrivent en renfort. Les allemands attaquent rageusement au Nord et au Sud de Strasbourg pour reprendre la ville. Le 7 janvier 1945, ils réussissent à couper Gerstheim et Obenheim de leurs bases. Ils lancent des tracts pour essayer de démoraliser les soldats de la Brigade. Le moral du commando n'est pas affecté pour autant et malgré un sérieux pilonnage d'artillerie, ce dernier fait mieux que de se défendre. Le 9, les troupes allemandes franchissent le canal et prennent VALMY et VERDUN à revers, des chars "Tigre" déferlent sur les positions et désorganisent la défense. Dans ces conditions, la liberté de manoeuvre est accordée par le commandant de secteur.

Il est impossible d'emmener les blessés qui restent sur place sous la garde des infirmiers. Les hommes valides, sous les ordres de MOTTI et DUBOURG se replient, échappent à l'emprise de l'ennemi par une nuit sibérienne, se heurtent aux canaux et autres cours d'eau si nombreux dans cette contrée d'Erstein, en franchissent certains à la nage, pour arriver, dans un état d'épuisement terrible, dans les lignes françaises. Cette odyssée est relatée par de nombreux journaux, qui magnifient l'exploit des "Transis de Gerstheim" dans des articles dithyrambiques. "La résistance des Tirailleurs, au Nord, et la résistance de la B.I.A.L. à Gerstheim, au Sud, ont sauvé Strasbourg du retour des allemands dans cette ville" dit le Général GUILLAUME, chargé de sa défense. Et il félicite les combattants du Commando VALMY, qui ont participé à ces combats et échappé à la capture après trois jours d'encerclement. Fin mars, la B.A.L. est dissoute et le Lieutenant-Colonel JACQUOT forme avec les éléments disponibles la 3ème Brigade de Chasseurs à pied, qui continuera à combattre l'ennemi sur son propre territoire.

Le Commando VALMY au sein duquel ont vécu ou sont morts en frères, Alsaciens, Lorrains, gens du Périgord et d'ailleurs, constitue l'un des plus beaux fleurons de la Brigade ALSACE-LORRAINE.

(Dépliant du 1er rassemblement des Anciens du Commando Valmy à Brantôme - 19-20.04.80)

"MALRAUX A LA MAISON BLANCHE"

- Washington 1972 -

Le V.Pt Nal Roger DEDDYARD a relevé dans les "Mémoires" de KISSINGER parues en 1979 chez Fayard les P. 1107 et 1108. Il est question du voyage de NIXON en Chine (1972) dont KISSINGER écrit :

"Je ne connais aucun voyage présidentiel qui ait été aussi soigneusement préparé, ni aucun Président qui s'y prépara aussi consciencieusement. Les volumineux ouvrages d'information (produits sous ma surveillance par Winston Lord et John Holdridge de mon cabinet) contenaient des essais sur les principaux objectifs du voyage et sur tous les sujets de l'agenda mis au point à l'avance avec les Chinois. Ils suggéraient ce que serait la position chinoise sur chaque sujet et les points de vue susceptibles d'être adoptés par le Président dans les conversations. Toutes mes conversations avec Chou en juillet et octobre furent compilées et classées par sujets. Comme matériel de fond, il y avait de longues analyses de la personnalité de Mao et de Chou, préparées par la C.I.A. et par Richard H. Solomon, sinologue expert de mon cabinet. Il y avait de nombreux extraits d'articles et de livres de spécialistes occidentaux de la Chine. Nixon lut toute la documentation avec un soin remarquable, comme le prouvaient les passages clefs qu'il avait soulignés. A son habitude, il apprit par coeur les sujets de conversation importants et les suivit méticuleusement au cours de ses entrevues avec Chou En-Lai, tout en essayant de donner l'impression qu'il parlait spontanément, en improvisant.

"Nos extraits des Anti-Mémoires de Malraux poussèrent Nixon à inviter le grand écrivain français à la Maison Blanche, à la dernière minute. Nixon était indiscutablement influencé par la grande réception de gala que John et Jacqueline Kennedy avaient donnée en l'honneur de Malraux quand la France nous avait prêté la Joconde, et voulait faire mieux que son prédécesseur envié. Alors que la soirée Kennedy avait été essentiellement artistique, et par conséquent "frivole" aux yeux de Nixon, la sienne serait strictement une réunion de travail. Malraux et lui collaboreraient pour préparer une mission historique et non un événement mondain.

"Malheureusement, Malraux était terriblement en retard sur les questions chinoises et ses prédictions concernant les objectifs immédiats de la Chine outrageusement fausses. Il croyait par exemple que l'invitation à Nixon partait d'un besoin d'aide économique de la Chine : le Président serait jugé sur sa façon d'imaginer pour la Chine un nouveau Plan Marshall. Etant donné la politique d'indépendance de Mao, il n'y avait aucune chance que cela se produise ; au mieux, Malraux était en avance de plusieurs années.

"Cependant, l'intuition de Malraux prouvait que la perception d'un artiste peut souvent mieux saisir l'essence des problèmes que les experts ou les analystes des services de renseignements. Beaucoup de ses jugements se révélèrent remarquablement incisifs. Le rapprochement entre la Chine et les Etats-Unis était inévitable, disait-il, inhérent à la rupture sino-soviétique. La guerre du Vietnam ne révélerait pas un obstacle car les actions de la Chine dépendaient de ses nécessités économiques. Le rôle de la Chine au Vietnam était une "imposture", jamais elle n'aiderait réellement le Vietnam ; son animosité historique envers le Vietnam était trop profonde. Les Chinois ne croyaient à aucune idéologie ; il croyaient avant tout à la Chine.

"Essentiellement, le rôle de l'Amérique au Vietnam n'était plus en cause, assurait Malraux. Ce qui importait, c'était notre politique dans le Pacifique. Si le Japon cessait de se fier à notre parapluie nucléaire, il se tournerait vers l'Union Soviétique. Si nous pouvions garder le Japon lié à nous, cela pourrait accélérer la nécessité pour l' U.R.S.S. et même pour la Chine de veiller à la satisfaction de leurs populations. A un moment donné, avertit Malraux, peut-être dans les deux ans à venir déjà, nos politiques chinoise et japonaise entreraient en conflit et exigeraient une conduite prudente. Dans ce processus, les Etats-Unis

ne devraient jamais montrer d'hésitation ; toute l'Asie espérait d'eux la fermeté. Par-dessus tout, disait Malraux, la Chine recherchait l'unité, la gloire et la dignité. Peut-être qu'elle aspirerait aussi au salut économique.

"Ce fut une performance stupéfiante, incomplètement appréciée par un public encore prisonnier des stéréotypes d'une décennie. Les mots cascadaient en torrents de la bouche de Malraux tandis qu'il fixait sur ses auditeurs son regard de visionnaire. Il développa moins une analyse cohérente qu'une suite de tableaux brillants. Il n'avait pas visité la Chine depuis près de dix ans ; il ne s'était manifestement pas tenu au courant des derniers développements ; il ne possédait aucune documentation de l'intérieur. Il n'avait que sa sensibilité, sa brillante perception et son intelligence subtile. Notre tâche était d'associer son intuition aux connaissances opérationnelles que nous accumulions peu à peu."

A_V_I_S

Cartes du Combattant : Par arrêté en date du 5 décembre 1979 (JO du 16 décembre 1979 - P. 3175), la validité des cartes du combattant du modèle déterminé par l'Article A 142 du Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre et ayant plus de cinq ans de date est prorogée jusqu'au 31 décembre 1984.

Rectificatif : Marcel GSCHICKT, né à Strasbourg le 20 juillet 1900, avait été admis à l'Amicale le 14 mars 1946 comme membre actif de la Section BR et possédait la carte N° 121 (Réf. Bulletin N° 175-IV-79-Suite A).

A_D_R_E_S_S_E_S

BADONNEL Marcel - 66 Bld St Dié - 88400 GERARDMER
 CHATEIN Sylvain - Route de Périgueux - 24310 BRANTOME
 DELAGE Henri - Rue Pasteur - 24430 RAZAC SUR L'ISLE
 DELAGE Pierre - 4 impasse de la Chapelle - 67400 ILLKIRCH GRAFFENSTADEN
 DIEUMEGARD Abel - chez M. GAUTHIER - LE CERIJOL - 24310 BRANTOME
 EBEL Marcel - 53 chemin Soubac - 64110 JURANCON
 FISCHBACH Emile - square du Zodiaque - Verseau 8 - 57200 SARREGUEMINES
 GARNIER Roger - 31 chemin de la Ganzau - 67100 STRASBOURG NEUDORF
 HAESSIG Frédéric - 292 rue d'Oberhausbergen - 77200 STRASBOURG CRONENBOURG
 HENTZY Oscar (Mme Vve) - 38 rue Charles Kienzl - 68500 GUEBWILLER
 IHLE Willy - Caisserie La Marée - Quai Louis Prunier - 17000 LA ROCHELLE
 LALLEMENT Gilbert - 7 rue des Romains - 57110 KUNTZIG
 MAURER Georges - 73 résidence Ste Madeleine - 57100 THIONVILLE
 NEUVILLE Jean (Mme Vve) - 16 rue Font Laurière - 24000 PERIGUEUX
 ROYER Jean - ST ANDRE VAL DE FIER - 74150 RUMILLY
 SEILER Frédéric - 24 rue du Nord - HUNAWIHR - 68150 RIBEAUVILLE
 SILBEREISEN Eugène - 29 rue Neuve - HOENHEIM - 67800 BISCHHEIM
 WURTZ André - 7 rue Poincaré - 57400 SARREBOURG

A_N_N_I_V_E_R_S_A_I_R_E

Un heureux anniversaire à Koenigshoffen auquel se joignent tous les Anciens a été fêté dans la joie par la Section BR. Un article de presse avec photo à l'appui a été publié par les DNA du 28.03.1980 (N° 75) : "Bon anniversaire, Capitaine. A l'occasion du 80ème anniversaire du Capitaine en retraite Joseph SCHWARTZENTRUBER, ses amis de l'Amicale de la Section Départementale de la Brigade Alsace-Lorraine lui ont rendu visite à son domicile, rue des Malteurs à Koenigshoffen. C'est devant une copie du drapeau de la célèbre brigade que la Capitaine SCHWARTZENTRUBER, le Président de l'Amicale, M. Julien CHILLES et des membres ont posé pour la photo-souvenir. Monsieur Joseph SCHWARTZENTRUBER, qui est né à Saint Ulrich (Haut-Rhin), est marié, père de deux enfants et déjà quatre fois grand-père. Le Chanoine BOCKEL, également membre de l'Amicale, est lui aussi venu souhaiter un bon anniversaire au Capitaine, qui est officier de la Légion d'Honneur.

Bravo, cher camarade... et continuez !

" B.R. et H.R. "

Rencontre d'automne

Il est proposé aux membres des sections BR et HR de se retrouver le 21 septembre 1980 entre 10 et 11 heures au Plan incliné de St Louis - Arzwiller.

L'ouvrage "ascenseur à bateaux" fonctionne le dimanche ; les intéressés pourront visiter les installations (F 3,- par personne).

A 11 h 15, on s'en irait par le Rehtal à Lettenbach pour déjeuner au Restaurant anciennement Risch (F 50,- environ).

A 15 h 20 à 2 Km de là, nous pourrions prendre le chemin de fer forestier partant de la Gare d'Abreschwiler jusqu'au "Grand Soldat" et retour (12 Km aller-retour durant 1 h 30 au prix de F 14,- par personne), la dislocation se situant peu après 17 h 15.

Nous voudrions qu'il y ait beaucoup de monde de nos deux sections et pourquoi pas des sections voisines ou lointaines, le hasard faisant fort bien les choses surtout lorsque la volonté des épouses y aide.

" B.R. "Assemblée Générale du 16 mars 1980 à Strasbourg

"Le Président ouvre la séance à 9 h 35 en présence d'une trentaine d'anciens. Après avoir souhaité la bienvenue à tout le monde et constaté que l'Assemblée Générale a été convoquée conformément aux statuts, on passe à l'Ordre du Jour.

"Le Président Chillès remercie les camarades de l'effort qu'ils ont fait pour assister à cette Assemblée Générale. Il insiste sur le fait que le but de celle-ci doit essentiellement servir à l'exposé des problèmes du monde combattant en général, et de la B.A.L. en particulier, dont les membres ont eut satisfaction par l'attribution de cartes du combattant, de réfractaires, de C.V.R., etc... Il reste les P.R.O. problème spécifique aux Alsaciens et aux Lorrains, le rapport Constant, la célébration du 8 mai, les pensions, etc...

"Il s'agit avant tout de savoir si nous nous résignons ou si nous voulons continuer à combattre. En ce qui concerne notre Section, le Président constate que le Comité est soudé et efficace, que l'encaissement des cotisations s'est amélioré et que les cotisations acquittées par les camarades de la Section comprendront désormais la quote part aux frais du bulletin confectionné par notre camarade Paul MEYER.

"Le Président évoque nos deuil récents : Louis BAUMANN - Octave LANDWERLIN - François VEZELIC, notre ancien porte-drapeau, et demande à l'assemblée de se recueillir et d'observer une minute de silence à la mémoire de ces camarades.

"La parole est ensuite au Trésorier SEGER pour l'exposé de la situation financière de la section. Les comptes révèlent un solde créditeur confirmé par les commissaires aux comptes NEUMANN et SCHNEIDER, qui proposent à l'assemblée de ratifier les comptes, de donner quitus au Trésorier et de lui adresser des félicitations pour l'excellente tenue de la comptabilité.

"Il est question de renouvellement du Comité sortant. L'ensemble des membres, à l'exception du camarade LEITZ, a été reconduit dans ses attributions. A notre camarade LEITZ appelé à quitter prochainement Strasbourg pour jouir en Savoie d'une retraite méritée, le Comité adresse avec ses remerciements pour la collaboration féconde, ses vœux les meilleurs d'une longue et heureuse retraite.

"Sur proposition du camarade SERVIA, il pourrait être suppléé par notre camarade MOTTI.

"Une large discussion s'ouvre à la fois sur les questions découlant de l'attribution des différentes cartes et sur l'indemnité qui sera versée par le Gouvernement allemand aux Alsaciens et Mosellans incorporés de force. Il est certain que cette question ne doit pas diviser le monde anciens combattant et qu'il n'importe pas d'intenter une action contre l'attribution de ces indemnités à cette catégorie

d'Alsacien et de Mosellans, mais qu'il convient, au contraire, que nous intervenions avec détermination auprès du Gouvernement français, afin qu'il accorde, pour le moins, un dédommagement identique aux réfractaires.

"Il est encore question de la manifestation du 4 janvier consécutive à la venue de S. GAINSBURG à Strasbourg pour présenter "Sa Marseillaise" ; des sous-titres "alsaciens" sur certaines plaques de rues dans le centre de Strasbourg (projet approuvé par la municipalité) et du rétablissement du 8 mai comme jour férié et chômé au même titre que le 11 novembre."

Rapport Moral du Président Chillès

"Mes chers Camarades,

"C'est un très grand honneur pour les membres du Comité de la Section du Bas-Rhin des Anciens de la B.A.L. de pouvoir vous accueillir nombreux ce matin à l'occasion de notre A.G. de 1980.

"C'est également avec un très grand plaisir que je vous salue tous, mes chers Compagnons. Revoir des amis est toujours une joie. Je sais aussi les efforts sur le plan matériel que certains d'entre nous ont fait pour participer à nos débats, car les membres de notre Amicale sont de conditions sociales diverses et viennent de tous les coins du département. Vous montrez ainsi une fois de plus l'esprit de sacrifice qui vous anime et le Comité vous en est reconnaissant.

"Une année vient de s'écouler depuis notre dernière A.G. ici-même le dimanche 11 mars 1979, année au cours de laquelle de nombreux problèmes ont été évoqués.

"Grâce à l'action du Comité sur des plans multiples, des problèmes ont pu être résolus, mais il en reste néanmoins de nombreux encore en suspens ; j'en énumère les principaux qui intéressent plus directement tous les camarades de la Section : la carte du combattant, la carte du combattant volontaire de la Résistance, la carte de réfractaire.

"D'autres problèmes d'ordre général concernant le monde ancien combattant restent également en suspens : le rapport Constant (plan de rattrapage des pensions), le 8 mai (journée nationale fériée), le plan triennal (indexation et revalorisation des pensions de veuves), le respect des droits (annulation des dispositions restrictives).

"Je pense que l'obtention de ces résultats passe par la mobilisation et la participation au travail de tous les adhérents : vous voilà donc confrontés avec la possibilité de choisir le repos, le calme, la douceur ou le combat et la lutte. Sans vous, votre Comité peut peu. Une A.G. dont les décisions ne sont pas appliquées n'est pas plus qu'une rencontre amicale d'anciens combattants.

"C'est la raison qui a amené le Comité à augmenter le temps de parole réservé au point "Divers" afin de permettre aux camarades d'exposer leurs problèmes éventuels et de trouver une ébauche de solution dans toute la mesure du possible.

"Et j'en viens à l'état de santé de notre Section qui est d'ailleurs la raison d'être de ce rapport moral. J'estime que le Comité que j'ai présidé durant cette année a formé une équipe très soudée, dynamique et efficace. Les membres ont répondu avec empressement, et tant que faire se pouvait ont assisté aux réunions mensuelles du Comité.

"Je pense d'autre part, et bien que nous n'ayons exercé aucune "pression fiscale" cette année, que notre Trésorier nous dressera dans un instant un bilan positif de l'état de nos finances. Cette question "cotisation" pourrait néanmoins être réexaminée sous le point "Divers".

"Et puis cette année n'est-elle pas une année de congrès. Eh, oui, nous nous rassemblerons en Congrès National en Savoie à Sevrier les 16 - 17 et 18 mai prochains, congrès organisé par nos camarades de Savoie et plus particulièrement par Georges TESSIER, ce Lorrain "félon" ancien embrigadé au Commando "Vieil Armand".

" S.O. "

INAUGURATION DE LA RUE COMMANDO-VALMY

"Dimanche 20 avril, le rôle des combattants de la nuit sera honoré à Brantôme par la rue Commando-Valmy, unité d'élite de la Brigade Alsace-Lorraine constituée à Brantôme en 1943.

"L'obsession des volontaires de Valmy était de pourfendre les hordes hitlériennes en Périgord d'abord, puis de les poursuivre jusqu'au Rhin et de les rejeter au-delà". (Réf. "Sud-Ouest" du 17.04.1980)

TRENTE SEPT ANS APRES... LE COMMANDO VALMY SE RETROUVE -20 avril 1980-

"La chappe de plomb était tombée sur la France. La grisaille, le désespoir et l'abandon habitaient bien des Françaises et des Français. Et pourtant quelques uns d'entre eux décidèrent de dire non à l'occupant nazi devenant des hors-la-loi. Mais une chose comptait pour eux, comme devait le souligner MALRAUX : "Ne pas être vaincu".

"Parmi ceux-ci un jeune instituteur lorrain forme en Dordogne le Commando Valmy, en regroupant des réfugiés d'Alsace-Lorraine, mais aussi des Périgourdins et en particulier des Brantômais. Ce commando, dirigé par Elie MAZEAU et Ernest HUTTARD, s'illustra à Journiac, Neuvic, Vergt et prit part à la libération de Périgueux. Il fut ensuite désigné pour soutenir le deuxième bataillon R.A.C. à Dignac (Charente) et participa à la libération d'Angoulême.

"Intégré dans l'armée régulière, il accompagna en Alsace la 5ème D.B. et participa à de nombreux combats, constituant ainsi l'un des plus beaux fleurons de la Brigade Alsace-Lorraine. Après la guerre ses membres se dispersèrent à travers la France libérée et ce n'est que trente sept ans après qu'ils se retrouvèrent avec la joie que l'on devine à Brantôme où la municipalité avait décidé de donner le nom du commando à une rue d'un nouveau quartier "Brantôme-Résidence".

"La ville de Brantôme, quant à elle, reçut le diplôme d'honneur de la Brigade Alsace-Lorraine. Les cérémonies s'achevèrent par un repas traditionnel et fraternel." (Réf. "Sud-Ouest" du 24.02.1980)

SIMPLICITE ET GRANDEUR AU 1er RASSEMBLEMENT DES ANCIENS DU COMMANDO VALMY

Ce fut la rencontre de la fidélité : fidélité du souvenir d'un long et exaltant combat pour la libération de la Patrie, fidélité du souvenir des disparus, fidélité à la camaraderie de frères d'armes, fidélité enfin au pays de Brantôme, berceau du Commando Valmy.

C'est par un dépôt de gerbe sur la tombe d'Elie MAZEAU, premier responsable de Valmy, à Brantôme que débuta le rassemblement. Les anciens de Valmy honoraient par ce geste tous les morts du groupement enterrés à Brantôme ou dans les cimetières d'alentour ou encore dans la lointaine Indochine que certains camarades avaient rejointe au sein du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient.

Le point fort du programme était toutefois l'inauguration de la rue "Commando Valmy". Devant une délégation militaire du 5ème Chasseurs de Périgueux et une foule nombreuse, le Colonel Henri INNOCENTI, officier légendaire de la Brigade Alsace-Lorraine, retrace l'épopée du Commando Valmy. Discours écouté avec recueillement par une assistance émue au sein de laquelle on distinguait M. Alain BONNET, Député-Maire et M. Pierre FRANCOIS, Conseiller Général.

Ce spectacle qui n'était pas sans grandeur, provoqua une réaction insolite. Perdue au milieu de la foule, n'ayant pour horizon que des dos et des poitrines, une petite fille jouait des coudes. Tirée, poussée, elle se retrouva au premier rang et la bouche ouverte, regarda l'auto-mitrailleuse portant le nom de Brantôme.

Son grand-père lui avait dit que c'était pour honorer les héros de Valmy que tout ce monde était rassemblé. Elle voulait être là pour pouvoir témoigner dans la futur.

Demain, dans la cour de l'école, lors de la "récré", elle racontera fièrement son histoire à ses camarades de classe.

(Réf. "Echo du Centre" du 03.05.1980)

*

D'ISLE en ILL... Une sacrée vadrouille (Suite N° 1)

Nous sommes dans les derniers jours d'avril et la nature prend un air nouveau. Les bois sont devenus plus touffus comme pour mieux nous protéger.

Montrouge participe à une opération de récupération d'équipements à Périgueux. Je le vois partir, vêtu d'un beau costume bleu marine à rayures, béret sur la tête et la poche, côté coeur, gonflée par le gros revolver, dont il est armé. Cette opération doit conduire nos camarades au siège du Secours National où nous a été signalé un stock de chaussures, sur lequel les allemands ont l'intention de faire main basse, et qui nous rendront grand service.

L'équipe se rend à Périgueux à bord du camion de l'usine Bata et, pendant que le sergent Gaston entre par l'accès arrière des locaux et contacte les membres du Personnel, qui sont d'ailleurs de connivence, mon frère reste en faction sur le trottoir.

Il est là depuis un moment quand il voit s'arrêter derrière le camion, un véhicule allemand duquel descend un sous-officier qui salue très correctement mon frère et se met à arpenter le trottoir.

Montrouge se sent mal à l'aise et se demande se qu'il doit faire. Mais les camarades sortent, porteurs de cartons de chaussures et l'allemand regarde distraitement les hommes qui, d'abord interloqués par la présence du feldwebel, chargent imperturbablement le camion.

Chacun garde son sang-froid et aucune agressivité ne se manifestant chez l'ennemi, le chargement se poursuit sans incident.

Gaston est toutefois obligé de ligoter les agents sur un siège pour donner le change et, après avoir bouclé la porte d'accès pour retarder une intervention, donne l'ordre de départ.

Le camion s'ébranle et gagne à toute vitesse la sortie de la ville. Nous apprendrons plus tard, que l'allemand, lassé d'attendre, s'est présenté à l'entrée principale où se trouvait une file de femmes venues apporter des colis pour les prisonniers. Un gardien de la paix assurait l'ordre. L'allemand a fait ouvrir la porte et a seulement réalisé ce qui venait de se passer, au récit des employés qui ont décrit une agression imaginaire. L'alerte donnée aussitôt n'eut évidemment aucun résultat, nos camarades ayant eu le temps de se mettre à couvert.

J'eus droit, à cette occasion, à une paire de chaussures neuves que je devais trainer jusqu'en Allemagne par la suite.

Dans les derniers jours du mois, nous changeons à nouveau de cantonnement et partons nous installer dans un vallon à quelques centaines de mètres, où un moulin à eau bâti près d'un minuscule ruisseau nous abrite. C'est le Moulin du Rosier où nous rejoignent bientôt un groupe de quatre jeunes gens de Razac sur l'Isle, conduits par un vétéran, le Père Simon.

Nous faisons ainsi connaissance de Charlie, Bill, Jimmy et Buffalo qui sont vite adoptés.

Nous recevons aussi la visite d'un officier anglais, le major Jean-Pierre, chargé de nous instruire sur les divers armements et matériels que les récents parachutages nous ont apportés ; nous verrons souvent sa silhouette mince descendre le chemin du coteau, de l'allure tranquille qu'il doit avoir dans son pays pour parcourir la campagne.

Il parle français avec un accent épouvantable et le surnom de "T'CHATTEUTON" lui est bientôt attribué.

Il nous enseigne l'usage du plastic, ce curieux explosif qui se manie comme du vulgaire mastic de vitrier, des crayons allumeurs à retardement et autres grenades "Gamon", ainsi que la manière de stopper un char avec le bazooka que nous venons de percevoir.

Nous approchons du 1er mai et le commandement décide une expédition de sabotage sur la voie ferrée de Périgueux à Bordeaux où circulent les trains de ravitaillement de la base allemande des sous-marins de poche.

L'objectif est fixé près du hameau des Moulineaux où se côtoient, la voie ferrée, la route N. 89 et la rivière l'ISLE.

Je suis désigné pour participer à l'opération au grand dam de Montrouge, qui voudrait bien en être. Ancel tranche la querelle, qui m'oppose à mon frère et je Prépare, avec les camarades désignés, le matériel nécessaire.

La nuit du 30 avril est tombée depuis longtemps lorsque notre lieutenant donne le signal du départ.

Nous sommes guidés par Jean Bart, ancien caporal de Fusilliers marins, qui s'est proposé en prétendant connaître parfaitement le secteur.

C'est sur ses indications que Ancel conduit la voiture par les chemins de campagne.

Nous roulons interminablement dans la forêt jusqu'au moment où notre guide avoue, tout penaud, qu'il est perdu.

Nous sommes à cet instant devant l'entrée d'une petite ferme où tout semble dormir.

Le lieutenant ordonne au fautif de réveiller quelqu'un. Celui-ci va frapper à la porte et revient, peu après, accompagné d'un personnage âgé, en chemise de nuit, bonnet sur la tête et chaussé de sabots.

Ce brave homme, probablement réveillé en sursaut ne réalise pas très bien son aventure et, marchant devant notre voiture, nous remet sur le bon chemin. C'est un spectacle assez insolite que de voir le bonhomme, falote silhouette blanche dans la lumière parcimonieuse des phares, trotter dans l'ombre de la forêt.

L'Est commence à s'éclaircir quand nous parvenons au lieu prévu.

La voiture est garée sous un petit appentis abandonné proche de la route et, chargés du container garni de notre matériel, nous nous dirigeons vers la voie ferrée.

Elle est ici, en remblai, un chemin est tracé en contre-bas par lequel nous nous acheminons. Sur notre droite, nous entendons le bruissement de la rivière toute proche.

Pendant qu'un groupe se place en protection de part et d'autre, l'équipe de sabotage installe les charges le long des rails. Je place mes paquets de plastic en alternance sur les deux rubans d'acier pendant que Jean-François fixe les pé-tards sur lesquels il connecte les détonateurs.

Lorsque tout est en ordre, Ancel nous rassemble près de la voiture et nous attendons le passage du train prévu.

Soudain, notre lieutenant qui vient de jeter un regard rapide à sa montre de poignet, paraît étonné ; il la porte à l'oreille et constatant sa bonne marche dit à Gaston : "Le train doit être passé depuis un moment".

Il ordonne à Jean-François de contacter les civils, qui sont requis chaque nuit pour garder la voie, service institué par l'occupant depuis que les sabotages se font plus nombreux.

Il y a ainsi de braves gens qui, au lieu de se reposer bien douillettement, viennent déambuler la nuit au long des rails pour tenter d'éviter leur destruction. J'ai moi-même pratiqué cette corvée dans la Sarthe, l'année précédente et j'en connais le processus.

Les camarades reviennent nous prévenir qu'effectivement, les gardes surpris dans la cabane de cantonnier où ils attendent le lever du jour, ont vu passer le convoi à l'heure prévue.

Il ne nous reste plus qu'à récupérer notre matériel et partir en vitesse. Ce que nous faisons après avoir conseillé aux gardes de ne donner l'alerte qu'au bout d'un certain temps.

Il nous faut pousser la voiture démunie de démarreur, pour la mettre en route ; passant sur la route qui longe la voie, j'aperçois un garde inspectant les rails, l'air peu rassuré.

Le retour s'effectue par de petits chemins discrets, non sans que notre pilote ne soit copieusement chambré pour ses qualités de guide.

Ancel décide de retourner le soir même au même endroit rééditer notre sabotage.

Cette fois nous n'avons pas besoin de guide et parvenons dans les temps sur place. Nous maîtrisons immédiatement les gardes pour éviter toute surprise et une équipe est chargée de les garder dans leur cabane.

Nous installons de nouveau nos charges et, l'opération terminée, Ancel m'envoie renforcer la garde de nos "prisonniers". Je les trouve assez inquiets et passablement apeurés. Nous ne pouvons les maintenir dans la cabane et les laissons sortir à l'air libre. Je leur offre une cigarette parachutée qu'ils refusent.

Nous attendons patiemment et percevons bientôt, dans le matin qui se lève, le halètement de la locomotive qui doit démarrer d'une gare proche. Le bruit progresse en même temps que la nervosité de nos pauvres gardes qui appréhendent avec terreur la suite de l'affaire.

Je distingue maintenant, dans la brume matinale, la masse sombre du convoi qui approche, surmonté de son panache de fumée noire.

La locomotive arrive vers nous et est tout près des charges. A notre grande stupeur, nous voyons le train continuer sa route, dépasser le point où sont cramponnés les pétards, et passer à notre hauteur sans que rien ne se soit produit.

Du fond du remblai, je vois les wagons défilier au-dessus de moi et les fenêtres occupées par des militaires allemands encore endormis. Ils doivent se croire certainement encore en train de rêver devant le spectacle que nous leur offrons, nos mitraillettes pointées vers eux.

Nous sommes à quelques mètres les uns des autres, mais personne ne réagit, les Allemands trop surpris et nous, abasourdis par la faillite de notre dispositif.

Le train disparaît dans la prochaine courbe et nous ramassons rapidement notre matériel que nous entassons dans le coffre de la voiture. Nous démarrons vivement et reprenons le chemin du camp ; nous saurons plus tard qu'un détachement de la Milice était en poste à quelque distance, sur la route de Bordeaux qui longe la Voie ferrée.

De retour au moulin, nous examinons notre montage et constatons que Jean-François avait monté les détonnateurs à l'envers, neutralisant le dispositif. Cet échec nous servira de leçon et, par la suite, les sabotages aboutiront. Nous retombons dans la routine habituelle, corvées, gardes, instruction. Je suis un jour de faction en haut du chemin qui rejoint la route de Périgueux, au coin de la grange où s'abritent nos américains. La garde est fastidieuse et ma Sten encombrante.

Pour chasser mon ennui, je vise un oiseau perché sur un poteau de clôture à quelques mètres de moi. J'appuie malencontreusement sur la détente et une balle part dans la nature. Je désarme aussitôt la mitrailleuse, mais l'alerte a été donnée au camp et je vois arriver Ancel avec une patrouille armée. Je suis sommé de m'expliquer et ai droit à une sérieuse sermon.

Le moulin qui nous abrite est construit au dessus du ruisseau qui alimente la vanne commandant la roue à aube. Nous couchons dans une pièce aménagée au-dessus de l'étier et l'humidité est partout.

Je me lève un matin avec une forte douleur à la poitrine et éprouve une grande difficulté à respirer. Michel qui remplit les fonctions d'infirmier diagnostique une pleurite et je suis désespéré, cette maladie me paraissant incurable. Les frères Gausson me visitent et prescrivent un repos complet avec suralimentation ce qui, dans notre situation, constituait une gageure.

La réquisition d'une vache laitière chez un "collabo", me permet quand même une amélioration alimentaire substantielle. Cela ne va pas toutefois sans discussion avec l'adjudant fourrier qui prétend me faire ingurgiter uniquement du lait bouilli, une chose dont j'ai horreur. Son leitmotiv m'est rabaché à tout instant : "quatre vingt pour cent du cheptel français est tuberculeux". Ce dont je me fiche éperdument. Heureusement que Cuistot est plus compréhensif et m'avertit lorsqu'il a traité la vache pour que j'aie lamper une bonne ration de lait encore chaud. Le reste est bouilli et il y a toujours un camarade affamé pour m'en débarrasser. Mon état me vaut d'être déchargé de la plupart des corvées et je me contente de prendre la garde à mon tour.

Le temps est plus chaud et le vallon bien ensoleillé est un havre paisible. Pourtant, un jour où je suis bien installé à me chauffer au soleil, je vois une silhouette agitée descendre en courant le coteau. Je reconnais le propriétaire du château de la Feuillade, qui secoue son chapeau à bout de bras. Notre lieutenant se porte à sa rencontre et apprend qu'un détachement de G.M.R. a investi la propriété où se trouvait Francis, notre agent de liaison. Celui-ci a été arrêté par les gardes et conduit devant l'officier commandant le détachement. En dépit de ses dénégations, cet officier reste convaincu de son appartenance à notre groupe et le lui dit en ajoutant : "Va rejoindre tes amis, dis-leur de décrocher et qu'ils pensent à nous comme nous pensons à eux!" Ces propos surprenants dans la bouche d'un de nos ennemis habituels nous seront répétés par Francis lorsqu'il nous rejoindra.

Le châtelain nous informe que les G.M.R. sont accompagnés par des Miliciens, lesquels sont, pour l'heure, sans doute en train de rapiner pour leur propre compte.

Ancel ordonne le repli vers les bois proches et nous installons des groupes de couverture.

Je suis envoyé avec deux ou trois camarades sur le chemin près de la grange des américains qu'il nous faut avertir de rejoindre le moulin. Nous en profitons pour évacuer tout le matériel entreposé dans la traction avant que nous chargeons des fusées du bazzoka, avant de lui faire descendre le chemin en roue libre, n'ayant pu la mettre en route. Elle est ensuite prise en charge par un chauffeur qui l'évacue.

Pendant ce temps, les camarades ont emmené tout ce qui se trouvait au moulin dans le bois voisin en traversant le vallon dans toute sa longueur sous les yeux des G.M.R. qu'on distingue fort bien, couchés dans l'herbe du coteau, autour de leurs fusils-mitrailleurs en batterie.

Leur position nous place en plein dans leur champ de tir et ils pourraient nous abattre comme des lapins pendant que nous traversons le vallon. Nos groupes de protection sont prêts à ouvrir le feu, mais il paraît évident que si l'ennemi accroche, il y aura des dégâts parmi nous.

Je suis resté avec mon groupe au moulin, le temps de l'évacuation et nous recevons l'ordre de nous replier. J'avise alors en effectuant une dernière visite du cantonnement, le drapeau tricolore qui orne la salle des gradés et une barrique de vin à peine entamée. J'en avertis les copains et nous décidons d'emporter ce que nous pouvons. Pendant qu'un camarade reste en surveillance dehors, nous remplissons les bidons que nos camarades surchargés ont laissé sur place ; nous remplissons également nos estomacs et je tire une balle dans la barrique pour ne pas laisser ce pinard aux assaillants.

C'est, drapeau au vent et, il faut bien le dire, passablement émoustillés, que nous traversons à notre tour le vallon, pliant sous la charge des bidons de vin.

L'accueil est mitigé ; si les copains ont le sourire, Ancel est moins enthousiaste et nous passe un bon savon, mais le drapeau sauvé arrange tout et nous nous préparons à un campement précaire dans les bois.

J'ai droit à une guitoune de toile et une couverture supplémentaire. Les camarades réquisitionnent, dans une scierie voisine, des planches avec lesquelles ils construisent des huttes après avoir creusé le sol. Nous installons des postes de garde dans des trous d'hommes aménagés pour recevoir les fusils mitrailleurs, dont nous sommes maintenant pourvus à la suite des récents parachutages.

La journée passe, occupée à ces préparatifs, tandis que Ancel part à la recherche d'un point de chute.

Le lendemain, j'accompagne Frantz, un sergent qui nous a rejoint depuis peu, dans sa tournée des postes. Nous arrivons à celui situé vers le vallon que nous venons de quitter quand la sentinelle nous fait signe de nous cacher ; nous avançons vers elle en rampant et elle nous indique un point au bout du vallon en arrière du moulin. Je distingue un groupe de cavaliers qui avance lentement à l'orée du bois, scrutant les taillis. Frantz identifie les arrivants : "Ce sont les Cosaques". Nous désignons ainsi les cavaliers russes servant dans la Wehrmacht. Frantz m'ordonne d'aller prévenir Ancel qui revient avec moi pour juger de la situation.

Les cavaliers n'ont guère progressé et semblent rester sur leur position. Ancel me laisse avec la sentinelle en protection sous les ordres de Frantz et revient au camp organiser le repli.

L'ennemi va et vient dans le lointain, sans doute à la recherche d'un indice qui lui dévoilera notre présence, mais n'approche pas de nous. Nous avons l'avantage sur lui dans les bois constitués de jeunes chataigniers où nous évoluons à l'aise alors qu'il serait bien handicapé avec les chevaux. Les camarades ont tout le temps de plier bagage et de s'enfoncer plus avant dans le bois. Un camarade vient nous chercher et nous rejoignons toute la troupe déjà en marche vers les coteaux de Chalagnac.

Après plusieurs heures de marche, nous débouchons dans une clairière enfouie au coeur de la forêt, au lieu-dit Faucherias ; nous nous installons derechef pour un nouveau bivouac.

Je retrouve ma gaitoune et mon lait de vache après deux jours passés avec, pour toute nourriture, une tranche de pain et un minuscule carré de chocolat parachuté. Ma tente est installée sur un trou creusé par les copains et sur les bords duquel repose les poignées d'un brancard qui me sert de lit.

Nous sommes en sûreté et reprenons nos activités. Notre premier souci est le ravitaillement qui fait terriblement défaut en raison de nos déplacements précipités.

Un ami nous signale la présence, en gare de Marsac, petit village à quelques kilomètres d'ici, d'un convoi de ravitaillement allemand. C'est une bonne aubaine et une opération est aussitôt mise sur pied. Une équipe est désignée, qui se rend un soir dans l'enceinte de la gare à bord de l'habituel camion Bata, conduit par son chauffeur alsacien. Celui-ci gare son véhicule en travers des rails, devant la porte scellée d'un wagon que les camarades fracturent aussi discrètement que possible. Le contenu est constitué de cartons dont l'un, éventré, laisse voir des boîtes de sardines à la tomate. Le transbordement commence sous la protection d'un groupe judicieusement disposé. Le camion est chargé à plein de cartons, à tel point que son chauffeur se demande comment il va bien pouvoir sortir son engin surchargé sans rien casser.

L'opération est menée à bien et toute l'équipe reprend le chemin du camp dans une ambiance joyeuse que certains manifestent en larguant, dans la traversée du village, quelques cartons de sardines qui s'éparpillent en s'écrasant au sol. Cela fera le bonheur des habitants qui découvriront cette manne au petit matin.

L'expédition rentre saine et sauve et je participe au déchargement qu'il importe de réaliser rapidement pour libérer le camion, dont le chauffeur doit commencer sa journée de travail à l'usine.

Les cartons sont transportés dans la clairière à l'aide de notre remorque et à la main. Tout le monde est un peu fou devant cette abondance venant après une période de famine et chacun essaie de se constituer sa propre réserve, vieux réflexe d'estomacs trop longtemps inassouvis.

Je profite de ma situation de malade pour entasser, dans le trou creusé sous mon brancard, une quantité impressionnante de boîtes de sardines. Le soir, lorsque je me couche, les angles des boîtes dans mes reins me laissent l'impression d'être couché sur des noyaux de pêches.

Dans les jours qui suivent, nous nous bersons de sardines, poussant à l'excès en négligeant la boîte pour deux distribuée par Cuistot pour entamer une boîte entière de nos provisions respectives. Il est courant de nous voir consommer une vingtaine de boîtes par jour. Nous en mangerons encore quelques mois plus tard en Alsace.

Un jour, dans le silence de la forêt, retentit une détonation qui nous met en alerte ; elle provient d'un point à quelque distance de notre campement. Ancel envoie une patrouille pour se renseigner. Les camarades tombent sur un autre maquis, dont nous ignorions l'existence. Nous arrivons vite à confondre ces gens qui ne sont en fait, que des malfaiteurs, qui profitent de la situation équivoque pour perpétrer leurs rapines. Ancel et le chef d'un autre maquis, le lieutenant Roland, organisent un traquenard et nous n'entendrons plus parler de ces émules des Grandes Compagnies.

Le 18 mai, jour de l'Ascension, une expédition est montée pour s'emparer d'un camion transportant du vin pour l'occupant. Elle est conduite par le sergent Gaston qui s'adjoint quelques camarades dont Cuistot, qui veut se donner l'air et sortir un peu de la fumée de sa cuisine. Le groupe installe son embuscade à proximité du village de Fouleix au sud de la petite ville de Vergt, et lorsque le camion arrive, l'arraisonne.

Mais nos amis n'ont pas le temps de mener leur opération à terme, une voiture allemande surgit inopinément, dont les occupants, voyant des hommes armés sur la route, ouvrent le feu sans hésiter. Cuistot est abattu presque aussitôt et ses compagnons n'ont que la ressource de se disperser à travers le bois. Le sergent revient au village peu après et obtient du maire que le corps de notre camarade soit pris en charge et inhumé dans le petit cimetière de la commune. Nos malheureux amis reviennent en débandade au camp et nous pleurons tous la mort de notre camarade. C'est le premier de nos morts et il nous fait sentir plus profondément la gravité de notre situation.

Certains d'entre nous, fâcheusement impressionnés par l'évènement, demandent à quitter le maquis, désespérant de voir venir ce débarquement allié, qui se fait attendre depuis trop longtemps. Il est fait droit à leur requête et nous voyons partir ces camarades pendant que nous préparons nos paquetages pour un nouveau campement.

Cette fois, nous avons une longue marche à accomplir. Nous descendons vers le sud est et, contournant Vergt, arrivons, harassés, dans un bois de jeunes châtaigniers, en bordure d'une petite route reliant St Alvère au village de la Plantade. Nous y trouvons des huttes de branchages en assez piteux état que nous réfectionnons pour notre usage. Ce sont les vestiges d'un ancien maquis, décimé quelques mois auparavant. Le site se nomme DURESTAL. Ce camp est situé à flanc de coteau et une source proche constitue un excellent point d'eau. L'accès n'est possible que par un chemin de terre aboutissant à la route de St Alvère ou par des chemins forestiers se fauillant sous le couvert jusqu'à des routes très éloignées.

Des points d'appui sûrs nous couvrent dans les villages des environs : un hôtel à St Alvère, une pharmacie à Vergt où affluent les renseignements sur les déplacements de l'ennemi qui en est réduit, devant notre mobilité extrême à tenter d'infiltrer, parmi nous, des agents qu'il est relativement facile de démasquer. Certains d'entre eux termineront leur triste carrière sur la crête du coteau qui domine le camp.

Nous avons déjà goûté aux nuits sous nos huttes quand, un matin, sortant encore mal réveillé de la mienne, je vois notre lieutenant arpenter le sentier de concert avec un grand type encore jamais vu. Le nouveau venu est vêtu d'une canadienne délavée et de culottes de cheval ; ses jambes sont prises dans des leggings de cuir et il est coiffé du traditionnel béret. Je le vois lancé dans une conversation, dont il semble mener le fil en agitant la cigarette qu'il tient entre deux doigts.

J'apprends un peu plus tard qu'il s'agit du colonel Berger, mais j'ignore encore qu'il est dans le civil, l'écrivain André Malraux. C'est notre grand chef pour la région.

Un nouveau parachutage nous apporte une dotation confortable de matériel, qui est stocké dans un hangar proche d'une ferme installée près de la route.

Je vais un jour toucher mon lot de grenades et, au retour, j'aperçois un jeune camarade, André, qui, inconsciemment, tient une grenade par l'anneau enfilé dans un doigt et s'amuse à la faire tourner. Je me précipite sur l'imprudent et lui prend sa grenade avant de lui administrer une gifle retentissante. Je lui fait remarquer le risque qu'il court et fait courir aux autres, mais je crois que le meilleur argument a encore été la gifle, car il repart en se frottant la joue.

Le lieutenant Francine vient nous rendre visite et décide avec Ancel de m'expédier en convalescence. Ça ne me plaît pas du tout, car chacun sent que le moment décisif approche et je ne voudrais pas rater ça.

Cependant il me faut bien me plier aux ordres et je suis conduit dans un hameau des environs de St Alvère sur la commune de Trémolat, où je suis accueilli par un artisan cordonnier qui vit là avec sa famille. Monsieur Vignal est un homme de l'âge de mon père, avec la même moustache de poilu de la Grande Guerre. Son épouse est une solide périgourdine, qui lui a donné cinq enfants, deux filles et trois garçons qui, pour l'heure, sont tous au foyer.

L'aîné, instituteur à Bergerac, a préféré se mettre à l'abri, et les deux autres aident le père dans son métier. Les deux filles sont assez différentes l'une de l'autre : l'aînée a quatorze ans et c'est déjà la jeune demoiselle consciente de sa personnalité. La plus jeune est espiègle en diable et sa préoccupation favorite est la cueillette des cerises dans le grand arbre proche de la maison.

Il y a aussi un ouvrier, handicapé des jambes, qui ne se déplace qu'à l'aide de béquilles ou dans une voiturette aménagée. Gabriel est doué d'un moral indestructible et sa distraction habituelle est de se réfugier le soir, après dîner, dans un taillis où, assis par terre, il joue pour les oiseaux de la flûte traversière, dont il excelle à tirer des mélodies harmonieuses.

Je suis logé dans une habitation indépendante à quelques centaines de mètres et participe à la vie de la famille, qui m'a spontanément adopté. Il y a, là aussi, la corvée d'eau qu'il faut aller chercher à la fontaine sise à flanc de coteau, mais c'est surtout une partie de chahut avec les gais lurons que sont les trois frères. Ils me font connaître les charmes de leur campagne et, entre autre, l'eau limpide de la Dordogne, qui coule à peu de distance. Je retrouve avec un grand plaisir les baignades de l'après-midi et même la pêche avec le patron d'une auberge du bord de l'eau. C'est un parisien, qui s'est replié là en attendant des jours meilleurs. Bien sûr, il travaille aussi pour la résistance, mais très discrètement.

Je reste souvent dans l'atelier à regarder travailler les cordonniers, apprenant certains trucs de métier avec intérêt. Mes parties de pêche me procurent l'occasion de ramener à la maison une belle carpe de temps en temps, ce qui permet à la mère de changer son menu, principalement basé sur le confit et la volaille. Lorsque le père va en ville se réapprovisionner, nous avons droit à un plat de viande de veau ou de boeuf.

Ma santé se refait rapidement ; je dors comme un loir dans le silence de ma "villa" et la bonne nourriture me rend les kilos que j'avais perdus.

Un matin, je suis réveillé par l'un des fils qui entre tout joyeux dans ma chambre et m'annonce que le débarquement tant espéré a lieu en Normandie. Je bondis de ma couche et, m'habillant rapidement, je rejoins toute la famille groupée autour du poste de T.S.F., qui diffuse une quantité impressionnante de messages personnels et de consignes aux populations des secteurs concernés. Je sais que mes camarades attendent eux aussi ces messages et j'ai la joie d'en connaître quelques uns. Ça me donne plus envie encore de les rejoindre et le lendemain, je n'y tiens plus. Un des garçons m'accompagne à travers bois jusqu'à proximité de St Alvère et je continue ma route seul vers le camp. J'y trouve une animation inhabituelle ; des gens que je n'ai encore jamais vus circulent dans les sentiers entre les huttes, discutant des événements. Je trouve mon lieutenant à son P.C., fort affairé. Son accueil est plutôt frais. Sans me laisser le temps de m'expliquer, il m'enjoint de rejoindre Trémolat sans délai et j'ai juste le temps de voir mon frère avant d'être reconduit, manu militari, sur le chemin par lequel je suis arrivé.

C'est assez penaud que je regagne mon lieu de séjour et il faut toute la gentillesse de mes hôtes pour chasser mon amertume.

(A SUIVRE)